Il est beaucoup question d'une promotion de sénateurs, à l'occasion de la solennité de la première communion du Prince Impérial. Parmi les élus, on cite un député, M. le baron de Geiger, directeur de la manufacture de faïence et de porcelaine à Sarreguemines, dans la Moselle ; M. Duvergier, président de section au Conseil d'Etat ; un archevêque ; M. de Bonville, préfet de la Gironde, et plusieurs généraux.

—

Un député de la majorité, qui a les journalistes en exécration, raconte le *Figaro*, applaudissait d'avance aux coups que M. de Maupas menace bruyamment de porter au projet de loi sur la presse.

— Voilà un homme de résolution, s'écria-t-il !

— Oh ! oh ! murmura un membre de la gauche.

— Vous ne pouvez le nier.

— Ce n'est pas moi qui proteste, mais un de vos anciens amis, le docteur Véron, qui, dans ses *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, a consigné une jolie correspondance échangée entre M. de Morny, ministre de l'intérieur, et M. de Maupas, préfet de police, pendant les journées de décembre 1851. Ecoutez plutôt, — car j'ai une mémoire désastreuse, et je vous réponds du texte. Vous verrez qui se possédait le mieux des deux personnages :

Le préfet de police au ministre de l'intérieur

4 décembre.

Les arrestations continuent par masses. Un seul commissaire m'amène deux cents socialistes.

Réponse de M. de Morny

Nommez-moi les gens marquants. N'arrêtons pas légèrement.

Le ministre de l'intérieur au préfet de police

Même date.

Il me revient que vos agents arrêtent légèrement. J'ai eu des réclamations en qui j'ai confiance pour des gens signalés comme inoffensifs.

Faites un triage très-sûr pour ne pas retenir inutilement de pauvres diables.

Le préfet de police au ministre de l'intérieur

Même date.

Barricades rue Dauphine ; je suis cerné. Prévenez le général Saubol. Je suis sans forces ; c'est à n'y rien comprendre.

Le préfet de police au ministre de l'intérieur

Même date.

On dit que le 12e de dragons arrive de Saint-Germain avec le comte de Chambord dans ses rangs comme soldat.

J'y crois peu.

Réponse de M. de Morny

Et moi, je n'y crois pas.

—

Si quelqu'un rédigeait un *Manuel du Journalisme*, je lui conseillerais de mettre en tête du chapitre Ier :

« Ne jamais annoncer le voyage de l'Impératrice à Rome. »

En effet, pour la centième fois, les renseignements donnés par quelques journaux du Midi sur ce voyage sont désavoués dans les feuilles officieuses.

—

La chronique parlementaire fait, en ce moment, défaut à la presse anglaise qui, d'ailleurs, a cela de commun avec les feuilles des autres pays ; mais en revanche, les journaux de Londres nous donnent des nouvelles qui intéressent vivement le monde scientifique. Il s'agit de la confirmation des avis rassurants reçus il y a quelque temps, au sujet du docteur Livingstone, l'illustre voyageur sur le sort duquel on avait conçu les plus sérieuses inquiétudes. Il est vrai qu'aux sinistres rumeurs d'abord répandues, on avait cru pouvoir opposer des versions plus favorables, mais les opinions restaient controversées. Aujourd'hui, le tragique et lugubre récit fait par les hommes de Johanna, concernant les scènes de trahison et d'assassinat dont Livingstone aurait été victime, est complétement démenti ; tandis que, d'autre part, sont pleinement confirmés les renseignements recueillis par l'expédition envoyée au lac Nyassa, à la recherche du savant et intrépide explorateur.

—

La loge maçonnique l'*Avenir*, où dominent les théories des libres penseurs matérialistes, a célébré il y a quelques jours, à Paris, sa fête annuelle.

Après la réunion secrète ont commencé les travaux en *maçonnerie blanche*, auxquels les profanes sont admis.

Soixante dames environ, ayant à leur tête Mme Pelletan, ont fait leur entrée dans la salle, et le président, les saluant de ses plus gracieuses paroles, leur a exprimé sa joie de les voir dans « le temple de la fraternité universelle. »

Après que ces dames ont eu pris séance, M. Pelletan a prononcé un discours sur le but et les bienfaits de la Maçonnerie : « C'est de la Maçonnerie, s'est il écrié, » qu'est sorti Lincoln, qu'est sorti Gari» baldi, cet honnête homme, qui a défi» vré l'Italie entière à l'exception de Rome, » destinée à rentrer avant peu dans l'unité » italienne. »

En terminant et à la grande satisfaction de son auditoire féminin, M. Pelletan a proclamé l'égalité de la femme et ses droits.

Un banquet de 260 couverts, auquel n'est pas resté l'honorable député de la Seine, a terminé la fête. (*Monde*).

—

Un caporal exerce quelques recrues au maniement du fusil Chassepot.

Le capitaine assiste à cette leçon, et, peu satisfait des résultats, il jure à bouche pleine.

Puis, impatienté, il s'en prend à l'instructeur :

— Eh ! f...., vous, caporal, montrez-*leur*.

Le caporal se redresse interloqué. Il fourre vivement la main dans son gousset, et la retirant :

— Voilà, mon capitaine.... *sept heures et demie !*

Il montrait l'*heure* à l'ognon de ses pères.

Le capitaine fut désarmé par cette candeur, et éclata de rire.

Pour la chronique du jour : A. DORNEUIL

Bulletin commercial

—

La vente a été faible cette semaine. Cette situation se maintiendra probablement jusqu'à l'ouverture de la saison prochaine. Quelques acheteurs de grandes maisons ont offert des affaires importantes aux anciens prix, mais beaucoup de fabricants ont refusé.

La plupart des filateurs ont du travail pour longtemps.

La laine continue à hausser d'une façon visible ; il y a pour le coton une tendance à la baisse.

J. REBOUX.

—

Nouvelles des Marchés anglais

—

BRADFORD. — Il y a eu un bon courant dans le marché aux laines et on a fait passablement d'affaires. Le ton élevé du maché aux cotons de Liverpool a eu une influence favorable pour notre place ; mais on n'opère qu'avec prudence.

Les prix des laines, toujours en hausse, sont regardés comme trop élevés et la plupart des filateurs n'achètent que lorsqu'ils sont tout à fait dépourvus, dans la croyance que les prix ne sauraient tarder à diminuer. On a été fort occupé dans les laines filées simples, aussi bien que dans les deux bouts et les quatre bouts.

Les filateurs, qui ont des ordres pour quelque temps, ont encore élevé leurs prix, ce qui a restreint les affaires.

En tissus, on fait passablement d'affaires, moins cependant que dans les fils. Les maisons d'exportation font des affaires très-suivies avec le continent. L'intérieur est plus calme.

CHRONIQUE LOCALE

—

Au moment de mettre sous presse, nous recevons une assignation à comparaître par-devant le tribunal correctionnel de Lille, vendredi prochain 17 avril, à 10 heures.

Dans notre prochain numéro, nous publierons le texte de cette assignation.

J. REBOUX.

—

M. Jules Brame a fait remettre à S. M. l'Impératrice une pétition des ouvriers de Roubaix demandant la dénonciation du traité de commerce.

S. M. a bien voulu donner l'ordre à son secrétaire des commandements d'adresser la lettre suivante à notre honorable député :

« Paris, 25 mars.

» Monsieur le député,

» Sa Majesté l'Impératrice me charge de vous accuser réception de la pétition que vous lui avez fait parvenir, pétition signée d'un très grand nombre d'ouvriers de la ville de Roubaix, et relative aux intérêts économiques de ce grand centre industriel. Sa Majesté a daigné remettre Elle-même cet important document à M. le Ministre de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux publics, en le recommandant à son examen le plus attentif et le plus sympathique.

» Agréez, Monsieur le Député, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

» DAMAS. »

—

Le Conseil municipal de Roubaix se réunira jeudi prochain, 16 courant, pour délibérer sur les mesures à prendre pour l'exécution du projet d'agrandissement de la Place.

Un crédit sera aussi demandé au Conseil « conformément, dit la lettre de convocation, à la transaction faite avec la Compagnie du canal de l'Espierre. »

—

Nous apprenons qu'à la suite de la réunion de la commission de la Grande-Place, qui a eu lieu vendredi dernier, il a été décidé que les personnes ayant droit à des indemnités par suite de l'expropriation des maisons de la place, recevront leurs mandats pour les toucher de suite à la Caisse municipale, savoir :

Le 10 juin prochain, MM. Amédée Prouvost, Angélique Cornille, Horent frères, Bedu-Vanhoute et Carré-Cheval.

Le 11 juin, MM. les héritiers Desfontaine, les frères Delporte, Lecomte-Baillon, Roussel, les héritiers Fanyau, veuve Lamblin-Delplanque, Lecomte-François.

Le 16 juin, MMmes veuve Béghin, veuve Boutemy, les enfants Béghin, MM. Bossut-Grimonprez, J.-B. Delcourt, brasseur ; Louis Bataille, Jean Caudron, Henri Toulet, enfants Bossut, Gyre-Lebrun, Nutte-Pollet, Spriet, Vanneauwenhuyse, veuve Lespagnol, Crépin, Vanvendighem, Poutrin, Martin, veuve Boyaval.

Le 17 juin, MM. Henri Duhamel, Catteau-Duvivier, Ramart, Anastasie Beuscart, Sabine Montague, Aurélie Dubois, Ursule Deamettre, Marguerite Lepers, Louis Becqueriau, Julie Catoire, Elise Florin, Planquart, Henri Bouden, Berthumermann, Liénard Frères, Dumont-Cocheteux, Carre-Desfontaine, Wattel, brasseur ; Derrevaux-Tiberghien, Mme Grimonprez Bossut, Mathis, Duriez, Duponchelle.

Le 6 juillet, l'administration du Cercle du Commerce.

Le 14 juillet, Bernardine Maes.

—

Nous accueillons toujours — nos lecteurs le savent — les réclamations qui nous paraissent fondées, car nous croyons qu'un journal, qui veut se montrer digne de la faveur du public, doit surtout s'attacher à faire disparaître les abus, petits ou grands, au risque de causer parfois des froissements inévitables.

Nous n'hésitons donc pas à livrer à la publicité le fait suivant :

Le lundi de la Mi-Carême, 23 mars, à midi, une personne se présentait au bureau de postes de Roubaix pour toucher un mandat de 91 fr. 20 c.

L'employé de service se borna à répondre qu'il n'avait pas d'argent en caisse et ne pouvait solder le mandat. On remarquera que la personne dont il s'agit comptait sur cet argent pour faire un paiement ce jour-même.

Dans l'intérêt du public, nous posons cette question :

Un bureau postal — et surtout un bureau de l'importance de celui de Roubaix — doit-il demeurer si dépourvu d'argent qu'il ne puisse acquitter les mandats tirés sur lui ?

Qui ne comprend les inconvénients d'un tel état de choses ?

—

Une médaille de 2e classe vient d'être décernée par M. le ministre de l'intérieur, à M. Germain Duvivier, caporal des sapeurs-pompiers de Roubaix.

—

Lundi prochain, à trois heures, M. le doyen de Notre-Dame, de Tourcoing, placera la première pierre de l'église paroissiale de Roncq.

—

Voici les messes qui seront chantées dans nos paroisses le jour de Pâques :

Saint-Martin. — Messe d'Adam, dédiée à Grégoire XVI ;

Notre-Dame. — Messe de Gounod ;

Sainte-Elisabeth. — Messe de Luigi Borghèse ;

Eglise des RR. PP. Récollets. — Messe de Miné.

—

Une foule nombreuse de fidèles a visité les églises pendant les jours saints.

—

Selon la coutume, tous les bouchers avaient orné jeudi leurs magasins, qui ont été éclairés jusqu'à une heure avancée de la soirée. On a remarqué quelques décorations du meilleur goût.

—

Depuis huit jours, les confiseurs, les marchands de comestibles rivalisent de luxe dans leurs étalages d'œufs de Pâques. La vente d'hier et d'aujourd'hui a été, dit-on, considérable.

Pourquoi donne-t-on des œufs de Pâques ? Les opinions varient.

Les uns prétendent que c'est tout simplement une question d'économie domestique quand il est question, bien entendu, de vrais œufs.

« Dès le quatrième siècle, dit l'auteur des *Fêtes légendaires*, l'Eglise ayant interdit l'usage des œufs pendant la longue pénitence des quarante jours, qui était alors rigoureusement observée, une grande quantité d'œufs se trouvait entassée dans les provisions du ménage ; le moyen le plus expéditif de s'en débarrasser était de les donner aux enfants. On en fit même l'objet d'un cadeau amusant, en les teignant ou en les entourant de figurines et de devises. On jouait avec ces œufs en les toquant les uns avec les autres. Le plus fort était vainqueur et ceux qui se brisaient lui appartenaient. C'est même de là qu'est venu l'usage de les durcir pour les rendre plus solides. »

Autrefois on faisait rechercher, pour la cour, les œufs les plus gros dans toutes les métairies. Après la messe de Pâques, au Louvre, le chapelain du roi les distribuait aux personnages de la cour, depuis les plus hauts jusque... jusqu'au suisse.

Louis XV reçut un œuf d'une grosseur fabuleuse ; il le fit dorer et le glissa dans la corbeille de fleurs de Mme Dubarry.

Comme la dorure coûta 200 livres, le chevalier de Boufflers dit à la favorite : — Si vous le mangez à la coque, je réclame la coquille.

Ma foi ! pour 200 livres ! c'est bien la peine de faire tant de caquets à la cour et à la ville, de murmurer contre ce cadeau princier et de le trouver par trop princier ! De nos jours, les confiseurs ont des œufs de Pâques à leur étalage qui valent bien plus que 200 livres, sans même être dorés !...

—

Les pensionnaires de l'hospice de Petites Sœurs des Pauvres célébreront lundi la fête de la fondatrice de l'œuvre, Jeanne Jugan, qui ouvrit la première maison en 1840, à St-Servan.

Cette fête a lieu dans les 108 asiles actuellement établis en France, dont six dans le Nord : Roubaix, Lille, Tourcoing, Cambrai, Valenciennes et Maubeuge.

Grande fête... si c'est possible. Car, on le sait, la Sœur cuisinière ne peut garnir la table qu'en raison des ressources que la charité met à sa disposition. Grâce au zèle infatigable des quêteuses, grâce au bon accueil qu'elles reçoivent dans les marches, les restaurants, les cafés, les maisons particulières, elle résout déjà chaque jour un problème fort difficile : donner à tout son monde du café au lait pour déjeuner ; au dîner, de la viande, des légumes, de la bière, du café noir ; au souper, du potage, du café au lait et un ragoût. Espérons que, lundi prochain, elle pourra se surpasser, grâce aux offrandes que beaucoup de nos concitoyens ne manqueront pas de faire remettre à la maison de la rue Saint-Jean.

—

La troisième soirée musicale et bachique offerte par la *Grande Harmonie* à ses membres honoraires aura lieu *mardi prochain, 14 avril, à sept heures et demie précises*. En voici le programme :

1re PARTIE.

1. *Les murmures du Bal*, valse. (Grande Harmonie.

2. *Souvenirs de Tipoli*, polka. (Grande Harmonie).

3. *Le chant du Cygne polonais*, chant patriotique. (M. Durand).

4. Fantaisie pour bombardon. (M. Sjamar).

5. *Pourquoi partir*, romance. (M. Durand).

6. Chansonnettes. (M. Houzé).

2e PARTIE.

1. Grande marche triomphale. (Grande Harmonie).

2. *Il est trop tard*, romance. (M. Durand).

3. Sextuor pour 4 hautbois et 2 bassons.

4. *Malisbeth*, pochade. (M. Durand).

5. Air varié pour piston. (M. Wissand).

6. Chansonnettes. (M. Houzé).

Le piano sera tenu par M. Verhille.

—

Lundi dernier, la société chorale la *Lyre roubaisienne*, qui a son siége à l'estaminet Desurmont, rue Fosse-aux-Chênes, donnait une soirée bachique à ses membres honoraires. Un auditeur nous envoie ses appréciations ; nous les résumons comme suit :

M. Willem a chanté la *Sénora*, puis le *Credo des quatre saisons* : peu de chaleur, peu de justesse. Cet amateur ne sait pas surmonter l'émotion inséparable d'une audition publique.

---

nouvelles de ma mère, de ma sœur ? demanda-t-il effaré.

— Non, non, votre mère et votre sœur sont en bonne santé, murmura le vieillard avec amertume.

— Qu'est-ce donc qui vous trouble si étrangement ?

— Venez, sortons d'ici ; je ne puis parler en ces lieux. Ce que j'ai à vous dire est important, très-important ; il faut que je sois seul, tout à fait seul avec vous.

Le fils du banquier offrit un verre au vieillard en disant :

— Tenez, grand-père, buvez ce vétéro ; cela vous fera du bien et vous remettra.

Mais le bonhomme le regarda d'un air si singulier, que l'étudiant, intérdit, posa le verre sur la table et murmura à l'oreille de son ami :

— Ale ! ale ! le grand-père est définitivement mal disposé. Elle ne sera pas tendre, la jérémiade qu'il va faire subir à notre pauvre camarade.

Adolphe adressa quelques mots d'excuse à ses amis et dit au vieillard :

— Venez, père, je vous suis ; mon inquiétude est grande, et l'impatience de connaître le motif de votre voyage me trouble plus que vous ne saurez le croire.

Sans faire attention aux jeunes gens qui s'étaient groupés autour d'eux et les regardaient curieusement depuis la scène de reconnaissance, Adolphe entraîna son grand-père vers la sortie du jardin et prit avec lui le plus court chemin pour rentrer en ville.

Lorsqu'il se vit éloigné des promeneurs qui allaient et venaient aux environs de l'Orne, il demanda :

— Eh bien, père, nous sommes seuls, je vous en prie, dites-moi quelle importante nouvelle vous amène à Louvain de si loin ?

— Non, ne parlons pas en marchant. J'ai été vous demander à votre logement. C'est tout près d'ici ; allons jusque-là.

— Un seul mot ? délivrez-moi de la crainte qui m'obsède. Est-il arrivé quelque chose à la maison ?

— La nouvelle que je vous apporte ne concerne que vous.

— Alors, pourquoi êtes-vous si triste, si fâché ?

— Je vous l'apprendrai tout à l'heure. Ce qui m'amène ne peut se dire en peu de mots, et surtout ne peut se dire dans la rue. Venez, je vois là-bas la boutique du charpentier chez qui vous demeurez ; vous allez le savoir.

Il y avait dans le ton du vieillard une sévérité, une amertume incompréhensible pour le jeune homme, et qui l'effrayaient grandement. Il n'insista pas davantage, et allongea le pas pour arriver plus vite à la maison du charpentier.

Il fit entrer son grand-père dans sa chambre, lui offrit une chaise et s'assit devant lui.

— J'écoute, murmura-t-il. Dites-moi maintenant, père, quelle nouvelle vous apportez.

Le vieillard commença avec une colère mal contenue :

— C'est donc ainsi que vous reconnaissez notre tendresse ! Là-bas, une mère, une sœur, qui luttent contre le besoin et les humiliations ; ici un fils qui dissipe follement les fruits des sacrifices les plus pénibles. Si j'avais prévu l'amer désenchantement qui m'attendait ici, jamais je n'aurais entrepris ce long voyage. Une telle conduite est indigne.

— Grand-père, taisez-vous ? ne parlez pas ainsi ; vous vous trompez sur mon compte, balbutia le jeune homme en élevant ses mains vers le vieillard.

— Hélas ! hélas ! reprit celui-ci, est-ce ainsi que je devais vous recevoir ? Est-ce devant une table chargée de vins, le cigare à la bouche, avec des amis débauchés, que je devais vous retrouver ? Ils étaient donc fondés, les terribles soupçons qu'on a semés sur vous dans le village ? Pauvre mère, ses larmes ne coulaient donc pas pour un mal imaginaire ?

— Qui m'a calomnié ? qu'a-t-on dit de moi ? s'écria l'étudiant avec indignation. Je ne suis pas vindicatif ; mais qu'il tremble, le perfide ennemi qui a lâchement percé le cœur de ma mère. Vos soupçons sont faux, absolument faux.

Le grand-père montra du doigt le miroir.

— Regardez votre visage, dit-il, et justifiez-vous, si vous pouvez des fautes qui s'y trouvent écrites.

Adolphe se leva à ces mots ; et, comme si l'injustice des coups dont le sort l'accablait eût égaré sa raison, il éclata de rire.

Le vieillard le regarda avec étonnement. Mais l'émotion du jeune homme se calma aussitôt : il se rassit, serra les mains de son grand-père et reprit d'un ton tranquille :

— Maintenant, père, parlons de sang-froid. Ecoutez-moi bien, et croyez que je me détesterais moi-même si je me croyais capable de répondre à votre affection par la mensonge et la dissimulation. Voulez-vous savoir quelle est ma vie de tous les jours, à Louvain ?

« A peine les premiers rayons de l'aurore ont-ils éclairé ma fenêtre, que je suis devant ma table, la tête appuyée dans mes deux mains. Je passe la matinée entière et quelquefois une partie de l'après-midi à l'Université ou à l'hôpital. Sitôt la clinique terminée, j'accours ici tout hors d'haleine, je m'assieds et je me remets à étudier avec une attention si fiévreuse et si passionnée, que je sens bouillir le sang sous mon front. Les journées sont longues, n'est-ce pas, dans cette saison ? Pas assez pour moi, cependant. Cette petite lampe qui est là-bas, sur la cheminée, pourrait vous dire combien de fois le pauvre étudiant a veillé devant cette table jusqu'au moment où les premières lueurs du matin lui rappellent qu'il doit dormir au moins une heure, pour recommencer encore sa vie d'épuisement. Dissiper ! faire bonne chère ! Quelle cruelle raillerie ! Pour pouvoir épargner quelque chose, je ne dîne que tous les deux jours, et encore, bien souvent, je reste sourd à la voix de la faim, et j'oublie le jour fixé pour satisfaire mon pauvre estomac... »

Il ouvrit un tiroir de la commode et y prit une assiette sur laquelle il y avait une croûte de pain et un petit morceau de fromage de Hollande.

— Regardez ! dit-il avec un sourire tristement moqueur, je n'ai rien mangé depuis ce matin de bonne heure : ceci doit me servir de dîner et de souper.

Le vieillard hocha la tête sans rien dire, et parut douter s'il pouvait ajouter foi à cette explication.

— L'estaminet, le vin, les joyeux amis, n'est-ce pas, reprit le jeune homme. Ce sont des camarades qui, par compassion, et craignant pour ma santé menacée, m'ont presque arraché de force hors d'ici, pour me procurer quelques heures de distraction... Mais j'ai une raison qui triomphera de tous vos doutes, grand-père...

En disant ces mots, il chercha dans le tas de livres jetés pêle-mêle sur la table et présenta au vieillard une petite feuille de papier.

— Vos yeux sont encore bons, père ; vous saurez lire ce qui est écrit là-dessus. C'est une lettre d'un des professeurs les plus respectables de notre Université ; l'excellent homme a pour moi une grande prédilection parce qu'il sait les efforts extraordinaires que je fais pour mener, cette année, mes études à bonne fin. Lisez, père, vous verrez comme il me supplie de ne pas travailler si déraisonnablement ; vous apprendrez ce que signifient mes yeux creusés et mes joues amaigries..... Mais ce qu'il dit de crachement de sang et de phthisie, ce n'est qu'une crainte sans fondement.

Le vieillard tint longtemps les yeux fixés sur la lettre. A mesure qu'il avançait dans sa lecture, une agitation croissante s'emparait de lui, et sa main se mit à trembler si fort, qu'il avait de la peine à déchiffrer les mots. Enfin, lorsqu'il fut arrivé à la signature, une profonde émotion le saisit, et, étreignant le jeune homme de ses deux bras, il le serra contre sa poitrine.

— Mon pauvre Adolphe, soupira-t-il, oh ! pardonnez-moi ! pardonnez à votre bonne mère ses injustes soupçons. Le ciel punira le calomniateur qui a osé vous accuser.

HENRI CONSCIENCE.

La suite au prochain numéro